Document généré le 15 mai 2024 09:55

Jeu
Revue de théâtre

Échos germaniques du théâtre français

Christine Borello

Numéro 81, 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25360ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Borello, C. (1996). Échos germaniques du théâtre français. *Jeu*, (81), 71–78.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

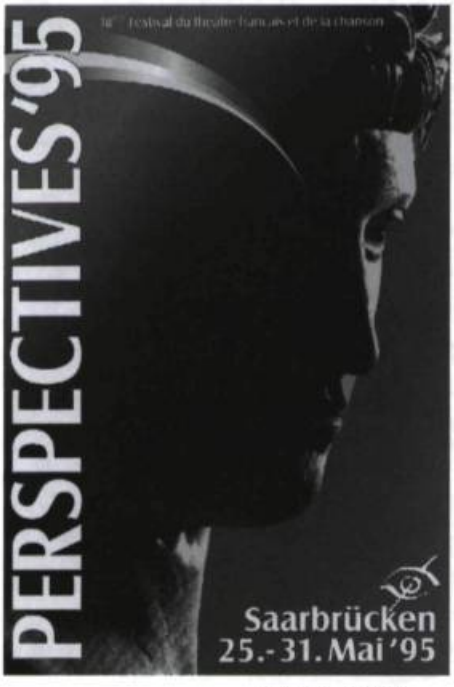
https://www.erudit.org/fr/

Christine Borello*

Le festival Perspectives de Sarrebruck

Échos germaniques du théâtre français

Le festival Perspectives de Sarrebruck (Saarbrücken) présente la caractéristique exceptionnelle d'être un festival de théâtre français en Allemagne. Pendant une semaine les Sarrebruckois et tout amateur de spectacles vivants de passage à Sarrebruck ont donc l'occasion de découvrir plus d'une douzaine de productions présentées par de jeunes compagnies issues de la France entière et de participer aux diverses manifestations et rencontres liées à l'événement.



Les Perspectives ont une manière unique de proposer au public la découverte d'un théâtre différent, d'orchestrer le désir de rencontre et d'ouverture à l'autre à la base de tout festival international. Elles sont en effet le lieu du croisement de deux cultures, ou plus précisément celui de l'interrogation systématique d'une autre culture, qui est celle du pays voisin. C'est de cette façon exemplaire, c'est-à-dire en s'ouvrant à la culture théâtrale du voisin immédiat de l'Allemagne, que les Perspectives remplissent le devoir qu'elles se fixent « d'élargir et d'approfondir le dialogue entre les cultures, alors que dans le monde entier les combats font rage pour de nouvelles frontières ». Le festival s'est d'ailleurs donné la devise de « Grenzenlos/Sans frontières ».

Sarrebruck était certainement la ville toute désignée pour favoriser la naissance d'un tel festival. Elle est en effet la plus importante ville allemande située à la frontière franco-allemande, et son histoire de capitale de la Sarre qui fut parfois française en fait le site naturel d'un événement culturel engageant les deux pays. Cette ville, qui fut même chef-lieu de département français (1794-1814), est aujourd'hui très francophile et possède, outre un lycée franco-allemand, une université qui est la seule en Allemagne à être habilitée à attribuer des diplômes français.

* Mon séjour à Saarbrücken a été rendu possible grâce à la collaboration du festival Perspectives de l'Université de la Sarre et du ministère de la Culture et des Sciences Sarrois. Merci aux troix organismes, ainsi qu'à Wera Bunge et à Hans-Jürgen Lüsebrink qui sont les artisans de cette collaboration.

Mais les faits géographiques et historiques ne suffisent pas à expliquer la naissance du festival. Il est né en 1978 de l'enthousiasme d'un individu, Jochen Zoerner-Erb, amoureux de sa ville et exerçant alors les fonctions de conseiller littéraire (*Dramaturg*) au Théâtre d'État Sarrois (*Saarländisches Staatstheater*). Jochen Zoerner-Erb, qui venait de découvrir une scène française très expérimentale – « On jouait même dans les salles de bains ! » relate Wera Bunge, associée à l'histoire du festival depuis les débuts –, voulut faire connaître chez lui ce théâtre autre et l'aventure s'amorça. Comme il n'avait pas les moyens de payer le billet de train qui lui permettrait de faire à Paris la visite nécessaire à la mise en branle du festival, une amie actrice (Renate Böhnisch) lui accorda en quelque sorte sa première subvention en le lui fournissant. Une chaîne de solidarité se développa, ce fut une entreprise de fous de théâtre, d'amis et d'amis d'amis ; même les journalistes organisaient l'accueil, on logeait les artistes chez l'habitant, on jouait partout où c'était gratuit : sur les places, dans la rue, dans des appartements. Le premier festival, qui réunissait six compagnies françaises, obtint un grand succès, et Perspectives se développa. Jochen Zoerner-Erb fut même, semble-t-il, un pionnier en matière de mécénat d'entreprises en Allemagne. Au bout de sept ans, la ville, qui s'était peu à peu engagée dans l'aventure, proposa d'accroître encore l'importance du festival et l'intégra à sa politique culturelle. Le fondateur de Perspectives les dirigea encore une année puis, fuyant sans doute l'institutionnalisation, passa le relais et poursuivit pour sa part une carrière de metteur en scène (il a signé, avec Wera Bunge comme dramaturge, la première mise en scène sarroise d'une pièce de Tabori dans une grande halle de soixante-dix mètres appartenant à une ancienne verrerie de la célèbre entreprise Villeroy et Boch et servant désormais de théâtre d'été).

Négrabox, Compagnie Pesce Crudo (Paris). Photo : Thierry Ardouin.

Les directeurs suivants furent Peter Hahn (1986) puis Marc Adam (1987-1991) et, enfin, Peter Theiler, qui réalisa la programmation des éditions les plus récentes de Perspectives (1992-1995). Chacun nourrit le festival à sa façon : Peter Hahn s'était tourné en partie vers des spectacles consacrés en invitant le célèbre *Oh les beaux jours* de la compagnie Renaud-Barrault, ainsi que les fameux Ionesco de la Huchette (*la Cantatrice chauve* et *la Leçon*). La vision de Marc Adam était très proche de celle du fondateur, privilégiant les formes visuelles et interdisciplinaires sans renoncer à un théâtre textuel, « parlé » comme on dit en Allemagne (*Sprechtheater*), auquel il fit d'ailleurs une place supplémentaire en lançant, dès 1988, des lectures scéniques d'œuvres de la nouvelle génération d'auteurs dramatiques français. Ces lectures, qui étaient le fruit d'une collaboration entre les éditions *Théâtrales* à Paris et l'Institut d'études françaises de Saarbrücken, étaient présentées dans l'une, l'autre, ou les deux langues sous le titre « Paris-Saarbrücken ». Cette expérience se poursuivit naturellement

sous la direction de Peter Theiler, metteur en scène originaire de Bâle en Suisse alémanique et venu du lyrique, dont la marque spécifique au cours de ses années de direction artistique a été d'accorder au théâtre basé sur le texte une attention toute particulière. Ce metteur en scène, qui a travaillé quatre ans à l'Opéra de Nice et est actuellement chef metteur en scène et conseiller artistique de celui de Mannheim, renforça la mission artistique du festival en réalisant les premières coproductions de Perspectives. Sur lui reposa la programmation particulièrement importante (environ une trentaine de manifestations différentes) des quinzièmes Perspectives, qui coïncidaient avec son premier mandat (1992) et à partir desquelles fut intégré un festival de la chanson française. Les Perspectives devinrent alors le *Festival du théâtre français et de la chanson.*

Au cours de son existence, le festival a gardé une configuration générale assez constante (quatre volets principaux : théâtre parlé, théâtre visuel, danse-théâtre et théâtre de rue) dont les Perspectives 95, auxquelles j'ai eu l'occasion d'assister, du 15 au 21 mai 1995[1], donnent une bonne idée.

Cirque

Tout d'abord, fait remarquable : la présence durant tout le festival d'un cirque contemporain – le Cirque Plume de Besançon – qui, ouvrant le festival dès le premier après-midi avec son spectacle *Toiles* et se produisant par la suite presque chaque soir, constitue en quelque sorte le cœur battant de la vie qui se déploie avec le festival. D'autant plus qu'il se dressait en plein centre-ville (en surplomb de la Sarre, face au grand bâtiment circulaire du Théâtre d'État Sarrois) et que ses membres s'occupaient également de tenir le restaurant et le café des festivaliers sous deux autres chapiteaux. Il est de tradition, ainsi le souligne le programme du festival, de présenter un cirque moderne aux Perspectives qui reçurent par exemple le Cirque Aligre, venu présenter son « programme de cirque théâtral » (1981), le Théâtre équestre Zingaro (1986), le groupe Archaos avec un spectacle intitulé « cirque de caractère » (1988), ou encore le Cirque O, présenté dans le programme de 1992 sous la rubrique de « cirque-théâtre ». Autant de titres ou d'appellations qui mettent en relief le lien entre nouveau cirque et théâtre, rappellent l'apport historique du cirque au théâtre en matière de jeu (du clown) ou d'architecture scénique et soulignent la pertinence de la présence du cirque au festival de Saarbrücken, non seulement pour sa valeur festive, son caractère plus universel, mais également la richesse de son dialogue avec le théâtre.

Théâtre de rue

L'âme du festival se trouve pour une bonne part dans la rue où, depuis les tout débuts, plusieurs activités ont lieu. J'y ai d'ailleurs eu un coup de foudre pour une énorme boîte noire inventée par la troupe Pesce Crudo. Sous la direction artistique de Frédéric Etcheverry, un jeune Basque installé à Paris, les créateurs de Pesce Crudo ont conçu une boîte noire de 3,2 m sur 3,2 m sur 4,5 m qui porte bien à propos le nom de *Négrabox* et est une fantastique « machine à intéresser ». L'hypothèse, tirée du livret de Pesce Crudo, est la suivante : « Quand on trouve une boîte, on se demande

1. La parution de cet article a été différée de *Jeu* 79 à *Jeu* 81 à cause du volume de *Jeu* 79 et du caractère spécifique de *Jeu* 80, notre numéro anniversaire. Comme nous le croyons toujours digne d'intérêt pour nos lecteurs, nous le faisons paraître, malgré ce délai inusité. NDLR.

forcément ce qu'il y a dedans. Mais lorsque celle-ci avoisine les cinquante mètres cubes, et est abandonnée sur une place publique on commence alors, franchement, à se poser des questions… » De fait *Négrabox* est là – au milieu de St. Johanner Markt, la très belle place pavée du quartier piétonnier de Sarrebruck située à deux pas du cirque – et rien ne bouge. Tout à coup, à l'heure dite, un petit volet claque, puis un autre, puis plusieurs autres dans une cadence ludique qui devient bientôt effrénée. Apparaît une main, puis une autre, qui cherche à saisir la première, chacune sortant d'une ouverture différente. Viennent ensuite un bras, une jambe, plusieurs… jusqu'à l'apparition d'un homme en costume-cravate et d'une belle femme en habit noir, fascinante mais pas tendre. À un moment, alors que les apparitions deviennent si abondantes qu'on ne comprend plus comment elles sont possibles, on s'aperçoit que l'homme cravaté n'est pas seul mais qu'ils sont trois – identiquement chauves – que « *Négrabox* promène d'une face à l'autre » de son anatomie cubique, ce qui entraîne le public dans un mouvement incessant (« une étrange valse ») autour d'elle. La chose est malheureusement indescriptible dans le détail, du moins en peu de lignes. Disons en bref que *Négrabox* est un petit chef-d'œuvre de spectacle non verbal, un jeu bien orchestré d'apparitions graduelles allant du plus économique au plus plein, du plus fulgurant au plus durable, une sorte de « coucou me voilà ! » très raffiné dont le héros, de type allenien, passe un mauvais quart d'heure. Le tout produit un environnement sonore à la rythmique savamment étudiée, proche du concert de musique concrète. L'esprit de ce spectacle m'a rappelé à mon grand plaisir *After hours*, autre joyau, mais cinématographique, d'un genre tragicomique se situant à la limite du fantastique. Après des heures de galère, le héros de ce film de Scorsese (en français : *Quelle nuit de galère*, 1985) se retrouve au petit matin devant la grille de l'immeuble où il enseigne l'informatique. De la même manière, Pesce Crudo, avec une pointe d'humour noir, mentionne à propos de son héros : « Peut-être arrivera-t-il, malgré tout, à l'heure au bureau. »

Théâtre visuel

C'est sous la rubrique « théâtre visuel » (Visuelles Theater) que j'ai éprouvé un autre grand coup de foudre face à la formidable inventivité du *Voyageur immobile* de la Compagnie Philippe Genty (Paris). On découvre dans ce spectacle un travail visuel très profond, très inspiré, une véritable ingéniosité de l'image vivante, un art d'utiliser les matériaux les plus simples (papier, carton, plastique) qui tient de la magie. Ce portrait allégorique de l'humanité (en enfance, et même en gestation, en apprentissage, en amour, en guerre…) se déroule en trois grands mouvements, trois milieux principaux : une mer (sombre) où flotte un petit radeau sur lequel finit par se tenir un nombre impressionnant de personnes ; un désert (ocre) et ce qu'on pourrait nommer les voiles (blanches) de la mort. Le spectacle progresse d'image en image dans un prodigieux mouvement épique : image surréaliste d'un adulte nourrissant un enfant à même son cerveau (à la petite cuillère) ; couples se courtisant à travers un drap de papier qu'ils froissent, font voltiger et dont ils se couvrent, et le papier sculptant des corps couchés d'hommes et de femmes renaissant sans cesse ; individu courant en armure dont les morceaux s'arrachent un à un ; âme ou esprit (sous la forme d'un filet de plastique) s'évadant de la bouche d'un mourant et s'envolant droit vers le ciel ; lumière transformant une surface de papier en la plus somptueuse tenture ; spectateurs engloutis par

Le Voyageur immobile, Compagnie Philippe Genty (Paris). Photo : Gilles Asselin.

des vagues incessantes d'images drôles et tragiques suscitant l'émotion... Cette troupe parisienne joue régulièrement à guichets fermés depuis quelques années. Elle venait de créer cette superbe production quelques semaines auparavant au Théâtre de la Ville[2].

Théâtre parlé

Les trois spectacles tenant l'affiche sous la rubrique « théâtre parlé » (*Sprechtheater*) – une pièce d'Alain Badiou (*Ahmed le subtil*), une autre de Joël Jouanneau (*Kiki l'Indien*) et l'adaptation scénique d'un récit de Kafka (*le Terrier*) – furent l'occasion d'un partenariat intéressant avec l'Université de Saarbrücken. Chaque représentation était en effet suivie d'une discussion publique animée par Annette Keilhauer, qui donnait par ailleurs, au sein du département de romanistique dirigé par Hans-Jürgen Lüsebrink, un cours dont l'objectif avait été la réalisation par un groupe d'étudiants d'un programme pour chacune des trois pièces.

Le spectacle tiré du récit inachevé de Kafka, enchaînant l'une après l'autre la version française et la version originale du texte, portait à vrai dire le titre bilingue de *le Terrier/Der Bau*. Ce monologue, dont le protagoniste rongé par un délire obsidional (ainsi que le diagnostique Lortholary dans l'avant-propos de sa traduction chez GF-Flammarion en 1993) examine minutieusement les risques de défaillance du dispositif complexe de sécurité qu'il a instauré dans son terrier, était défendu consécutivement par deux acteurs généreux, l'un allemand et l'autre français. La mise en sène de Francis Freyburger matérialisait le terrier sous la forme d'un plateau hérissé de pointes dessinant les allées d'une sorte de labyrinthe où circulaient de lourdes boules acheminées vers des trous dans lesquels elles finissaient par chuter à la grande satisfaction du concepteur du terrier. Cette production valut au Théâtre de la Cruelle, sa compagnie créatrice fondée par Francis Freyburger et installée à Strasbourg, le prix du festival.

Kiki l'Indien, déjà présenté en lecture à l'occasion de Perspectives 92 et proposé par le Théâtre à tout prix de Besançon (Jean-Michel Potiron), parle du douloureux héritage familial que constitue la difficulté à s'exprimer, à exprimer l'amour, à savoir aimer, et interroge la capacité curative du voyage comme exil de la famille. Une mise en scène intelligente place ce récit intime dans un espace carrelé de blanc tenant plus

2. Pour la cérémonie de clôture de son XXe anniversaire (31 mai 1997), le festival Perspectives présentera en avant-première le dernier spectacle de la Compagnie Philippe Genty, *Dédale*, qui connaîtra sa première à l'occasion de la soirée de clôture du Festival d'Avignon 1997, dans la Cour d'honneur.

de la clinique que de la maison, donnant ainsi le spectacle de la plus grande dépossession dans une logique qui m'a semblé proche de celle de *Concert à la carte* de Kroetz, pièce dont le personnage unique semble voué à disparaître comme le moindre indice de saleté qu'il pourchasse lui-même obsessivement.

Quant à la farce *Ahmed le subtil*, présentée par la Comédie de Reims (Alain Schiaretti) et bâtie sur le modèle des *Fourberies de Scapin*, elle partait du projet de créer une commedia dell'arte contemporaine en inventant des « masques » actuels : députée réactionnaire, maire communiste, délégué syndical, contremaître du côté des personnages de parents ; jeune ouvrier, ouvrière africaine, étudiante en chimie et terroriste du côté des amoureux ; et, enfin, jeune Algérien dans le rôle de Scapin. Ce personnage d'immigré, incarnant le passage de la fourberie à la subtilité, Badiou, Schiaretti et les comédiens de la Comédie de Reims lui destinent une longue vie (élaboration d'un conte philosophique pour enfants ainsi que d'un monologue de Ahmed) : « Ahmed est devenu pour nous un référent de notre époque, un type de caractère qui pourra, régulièrement, par la plume d'Alain Badiou, prendre la parole sur des sujets d'actualité, des controverses, des débats philosophiques, politiques… »

Ce spectacle était au cœur d'une problématique soulevée par Perspectives 95 avec la maxime « France et distance », visant à explorer l'interculturalité de la culture française et se manifestant, ainsi que le soulignait le programme, à travers la présence d'artistes venus de pays francophones d'outre-mer et d'artistes étrangers installés en France. C'est ainsi que le festival recevait Rachid Taha (musique pop orientale et tempos funk), ancien chanteur d'un groupe parisien portant le nom significatif de « Carte de Séjour » ainsi que *Yenenga* et *Rapetipas*, deux spectacles de danse-théâtre présentés respectivement par la Compagnie Ebene (Irène Tassembedo) du Burkina Faso et par la compagnie parisienne Black Blanc Beur. Le premier, conçu selon une démarche artistique visant la synthèse entre danse africaine et danse moderne, représentait une victoire du bien sur le mal, l'émancipation d'une communauté qui me sembla être essentiellement féminine, tandis que le second était une revue des diverses formes nourricières du rap se déployant sur fond de graffitis (magnifiques) obtenus par projection et changeant à chaque numéro.

Les Perspectives 95 accueillaient également *l'Effraction du silence* de la compagnie de danse-théâtre l'Esquisse, fondée en 1980 et aujourd'hui de renommée internationale. Ce spectacle, auquel je n'ai pu assister, était suivi de quatre courts métrages de théâtre dansé (*la Chambre*, *l'Étreinte*, *la Lampe* et *la Noce*), réalisés par les deux chorégraphes et fondateurs de la troupe, Joëlle Bouvier et Régis Obadia – actuellement directeurs du Centre national de danse contemporaine d'Angers devenu CNDC l'Esquisse –, dont il est intéressant de noter qu'ils ont reçu une formation théâtrale chez Jacques Lecoq.

Mentionnons encore, en ce qui concerne le volet chanson et musique, un concert de Charlelie Couture et un autre s'intitulant *Monostress*, présenté par les Tambours du Bronx (Nevers), utilisant pour tambours des grands tonneaux de métal comme il s'en fait à Trinidad, ainsi que la présence intrigante, pour ce qui est du théâtre de rue, de

Le Terrier, Théâtre de la Cruelle (Strasbourg). Photo : Emmanuelle Alvado-Murbach.

la compagnie Le Diable par la queue (Dordogne). Cette troupe dirigeait un atelier durant les trois semaines précédant le festival, et celui-ci débouchait sur un vernissage quotidien, durant le festival, des œuvres réalisées par la dizaine de participants à partir de divers matériaux (fibre de verre, plâtre, papier mâché, morceaux de métal et tôle). Chaque œuvre était inaugurée en fin d'après-midi sur la place publique (devant le Théâtre d'État Sarrois) à l'issue d'une cérémonie – la procession d'un char portant deux femmes et un enfant, tiré dans le recueillement par d'autres personnes – intitulée *Naissance d'une œuvre*. Le Diable par la queue, dont le travail s'inspire de principes religieux (ses membres vivent en communauté et sont des disciples de Bahai), présentait également *In vitraux*, un autre rituel, symbolisant l'entrée de l'âme humaine dans l'esprit.

Les Perspectives 95 donnèrent également lieu à diverses manifestations et rencontres culturelles. Elles furent entre autres l'occasion appropriée de poser la question des rapports entre l'art et la ville, dans un séminaire de trois jours intitulé « La redécouverte de la ville comme lieu de création artistique ». Organisé par l'association Merveilleux Urbain et subventionné à la fois par le ministère de la Culture et de la Francophonie et le Conseil régional de Lorraine, ce séminaire réunissait une douzaine d'intervenants et s'articulait autour des questions suivantes : « Comment la ville nourrit-elle la création artistique et fait-elle avancer le langage artistique lui-même ? et réciproquement, comment les créations nées dans cette situation réinventent-elles la ville et nourrissent-elles les pratiques urbaines ? »

France/Francophonie… Québec

Ces quatre dernières années, sous la direction de Peter Theiler, l'interrogation de la culture française s'est étendue à celle de la culture francophone, ce dont témoignait Perspectives 95 en soulignant le thème de l'immigration et ce qu'atteste aussi la présence occasionnelle de troupes belges, suisses et québécoises dans différentes éditions du festival. Travaillant dans ce sens, Peter Theiler a amorcé un échange avec le théâtre québécois qui s'est déjà concrétisé en 1994 par l'invitation de *Mur-Mur*, le spectacle de la troupe jeunes publics DynamO Théâtre, dont il rapporte qu'il a « fait un tabac » auprès du public familial. Il y a historiquement une certaine inscription du théâtre québécois dans le festival de Sarrebruck : les clowns Chatouille et Chocolat ont en effet participé à l'une des premières éditions de Perspectives en 1980 ; un produit

d'invention québécoise fut d'autre part accueilli aux Perspectives 91, où deux équipes de la ligue d'impro française ont été invitées ; et en 1992 l'un des textes présentés par la compagnie limousine l'Entreprise (François Cervantès) était cosigné par Francine Ruel. Il ne s'agit là pour l'instant que d'une participation modeste du théâtre québécois, mais les organisateurs de Perspectives désirent fortement développer leurs relations avec le Québec et s'y emploient avec beaucoup d'intérêt.

Perspectives : bilan et dernières nouvelles

En cette année 1997, alors qu'il aura reçu plus de 350 spectacles et qu'il célébrera son vingtième anniversaire, le festival Perspectives – fort de solides appuis de part et d'autre de la frontière – non seulement affirme sa vocation mais la dépasse en « entendant dorénavant occuper un rôle majeur dans la construction d'une Europe des régions ». La direction échoit, après une transition assurée par Pierre-Jean Valentin[3], à Christian Caimacan, qui connaît bien le festival puisqu'il en est le coordonnateur depuis de nombreuses années[4], et se trouve ainsi très bien placé pour conduire ce remarquable festival sur la nouvelle voie extrêmement intéressante et ambitieuse qu'il s'est ouverte. ◆

3. Pierre-Jean Valentin, metteur en scène et gestionnaire de plusieurs institutions et festivals aussi bien allemands que français au cours des vingt dernières années – il fut entre autres responsable de la programmation des pays germaniques et de l'Europe de l'Est au festival de Nancy –, s'est vu confier la direction artistique des Perspectives pour la dix-neuvième édition en 1996, succédant ainsi à Peter Theiler, entré en fonction à l'opéra de Mannheim.

4. Christian Caimacan est par ailleurs le fondateur et le directeur artistique du festival de marionnettes Intermarionnett qui se tient chaque année en novembre à Sarrebruck et est placé depuis sa neuvième édition en 1992 sous la houlette des Perspectives.